FRANCIS JAMMES 1868–1938

Existences — Chapitre cinquième

Le poète va dans la montagne, entre
Saint-Pé et Argelès.

Les Sous-Bois
Nous sommes les sous-bois des premières clairières.
Il fait chaud au dehors de nous, mais la lumière
peut à peine percer la voûte de ces hêtres.
C'est une nuit de jour, liquide, douce et verte,
c'est un plaisir de mousse et de choses fondues,
c'est un recueil d'amour qui grimpe vers l'azur
parmi les daphnés noirs et les digitales lie de vin.
Ici, la source coule à peine, mais l'eau pure
comme l'air y remplit la gourde rafraîchie.

Le Torrent de la Génie-Longue
Je coule de l'ombre verte, et l'on voudrait
mourir d'amour, par ce jour chaud, sur mes bords frais.
La Source de la Digitale
Je suis la fraîcheur plus accablante que l'amour.

Le Sommet du Col
O Poète ! Je regarde là-bas ta Bigorre natale.
Frémis, ton cœur ! C'est par là que tu es né.
Oh ! ce sentiment qu'Ausone eut en revoyant
son pays, lorsqu'il s'écriait « natale solum ! »
Et moi je crie : ô Bigorre ! « natale solum ! »
Oh ! ciel vert de la terre, azur mêlé à l'autre,
amphithéâtre immense étagé qui m'emplit
d'un si grand sentiment que je ne peux le dire.
Oh ! frémissement de ma mère dans mon cœur !
Enfance des vallées d'émeraude argentée,
pluies des douces fins de jour dans la lumière,
sur les villages gris où les vieux tisserands
cordent le chanvre au long des treilles des toits bas.

Le poète est revenu de cette excursion et va se
promener dans les champs.

La Chaleur
La route est si sèche que la poussière est comme
le sable de la mer. Tout danse, et le coteau
a autant de reflets qu'une bulle de savon.
Les mares où les canards se réfugient sont
de la boue noire. Les fleurs délicates passent.

Le Poète
Je vais faire une grande course pour oublier
que je manque d'argent. Que je gravisse,
en passant à travers ces superbes maïs,
la colline, à pic, sous ce soleil-brasier
qui cuit le dos des mains, les jambes, les oreilles.
Voici là-bas des métairies aux tuiles roses.
Que tout est sec ! Sur cette colline granuleuse
l'ajonc et la bruyère ont des racines dures.

Deux Cigales
Nous descendons, à reculons, et en mesure,
le tronc de cet arbre, et nous crions d'une voix qui sue,
l'une raclant le pied de l'autre, comme si
l'une était un archet et l'autre un violon.
Il fait une telle chaleur que l'azur est gris.

Le poète entre avec ses chiens dans une
auberge.

Le Poète
Avez-vous du vin blanc ?

Un Homme
Oui, monsieur, voici.

Le Poète
Tous ces enfants sont à vous ?

L'Homme
Oui, monsieur.

Le Poète
Ils sont bien portants, et ils sont très, très jolis.

L'Homme
Eh... Monsieur...
Le Poète (à la femme.)
Est-ce que vous pourrez me donner
une assiette de garbure ?

La Femme
Oui, monsieur.

Le Poète
Et des œufs ?

La Femme
Oui, monsieur.

L'Homme
Vous venez de loin ?

Le Poète
Oui, mais il est midi, et fatiguée ma chienne.
Il fait bien chaud. Vous moissonnez ces jours-ci ?

L'Homme
Oui, monsieur, mais le blé est maigre. Cependant
la vigne est belle. On ne saura où mettre le vin.
On s'inquiète déjà des barriques.

Le Poète
C'est bien.
Voulez-vous donner un peu d'eau à mes chiens ?
Oui, là, dans ce baquet. Encore un peu de vin ?
Il est bon. Et où l'avez-vous acheté ?

L'Homme
à Monein.

Le poète revient chez lui. Il songe :

Je souffre de ma chair ainsi que d'un fer rouge.
Je désire une fille avec un âcre désir.
Je la voudrais nue dans la torpeur d'une chambre
paysanne, avec ses beaux cheveux sur ses reins moites.
Je désire ses bras ronds autour de mon cou,
elle rieuse et sur un lit, et moi debout,
en arrière, cambré, et attirant son cou
vers ma bouche, et mettant mon nez dans ses cheveux.
Mais va te faire fiche ! Tu ne l'auras pas.
Elle est belle et se fiche pas mal de toi.
D'ailleurs mon porte-monnaie est vide comme un verre.
Il faut rester chez moi et écrire des vers.
Tant pis ! à regarder mon chien chercher ses puces.
Moi, je dis ça. Ça peut paraître singulier,
mais les Vigny m'emmerdent avec leur dignité.
Et si je n'en veux pas, moi, de leur dignité ?

La Servante
Monsieur, monsieur Larribeau veut parler à monsieur.
Le Poète
Larribeau ? J'y vais. Que diable me veut-il, l'animal ?

Larribeau
Monsieur, je viens vous demander de me servir de témoin,
puisque je ne trouve personne ici qui en soit capable.

Le Poète
Qu'est-ce qui est arrivé ?

Larribeau
C'est tout à l'heure, au cercle.
Nous faisions une manille. Puis on a parlé
de Dreyfus. Moi j'ai dit : Je ne permettrai jamais
que l'armée fasse la loi aux fonctionnaires.
Rémy s'est levé et m'a dit : Vous êtes un Jean-foutre
et un diafoireux. Je lui ai dit : Et vous,
vous êtes un voleur... Alors, brutalement,
il s'est jeté sur moi, et il m'a mis ses doigts dans la bouche,

comme pour me la déchirer. Je souffre encore là, par côté.
Je lui ai dit : C'est bien, vous aurez de mes nouvelles.
Il m'a dit : Je me fous de vous, je vous emmerde,
vous êtes le dernier des cus. Alors, furieux,
j'ai sauté sur lui, mais on nous a arrêtés
à temps… Je suis parti et j'ai été trouver
Courrègelongue qui m'a dit qu'il n'y avait pas
là certainement de quoi fouetter un chat.
Je vous prends à témoin, monsieur, je veux me battre.

Le Poète
Mais encore, monsieur, nous devons être deux ;
et qu'il constitue ses témoins. Qui prenez-vous
encore ? Vous êtes très pâle. Puis-je vous offrir
un petit verre de quelque chose ?

Larribeau
Non. Merci. Je suppose
que Dubosc pourrait me servir d'autre témoin.

Le Poète
Allez trouver Dubosc ; qu'il vienne me trouver.
Nous causerons. Alors, vous voulez donner suite
à cette affaire ? Est-ce que vous savez tirer ?

Larribeau
Non.

Le Poète
Comment voulez-vous vous battre ?
Larribeau
Je ne sais pas.

Le Poète
Et Rémy, lui, sait-il tirer ?

Larribeau
Il a été soldat.

Le Poète
Envoyez-moi Dubosc,
si vous le décidez à être second témoin.
Je ne sortirai pas de toute la soirée.
La Servante
Monsieur, monsieur Dubosc est là pour vous parler.

Le Poète
Comment allez-vous, Dubosc ?

Dubosc
Très bien, merci…
Eh bien, vous connaissez ce regrettable incident ?

Le Poète
Eh, oui.

Dubosc
Qu'en dites-vous ?

Le Poète
Que diable voulez-vous
que j'en dise ? Vous consentez à être son témoin ?
Dubosc
Que diable voulez-vous que je fasse ?

Le Poète
Et moi donc ?
Chez Rémy.

Le Poète
Nous venons de la part de Monsieur Larribeau
que vous auriez gravement insulté, vous demander
une réparation par les armes, et de vouloir bien
constituer témoins.

Rémy
Je ne veux pas me battre
avec quelqu'un qui insulte l'armée.

Dubosc
Pourtant, monsieur…

Rémy
Ce n'est pas dans mes habitudes.

Le Poète
Pourtant, monsieur, on n'insulte pas les gens ainsi
quand on refuse ensuite de se battre.
Rémy
Je ne me battrai jamais avec un lâche.

Le Poète
Prenez garde, monsieur, à ce que votre conduite
ne soit sévèrement jugée par le public.

Rémy
Je m'en fous. S'il veut se battre à coups de poings, oui.
J'aurai bien vite fait de lui trogner sa sale figure.
Nom de Dieu ! Moi je n'ai pas peur ! Je suis entré
à Kairouan. J'ai démoli plus de Kroumirs
qu'il n'a de dents et de cheveux ! Et je me suis
battu. Mais quant à aller tenir une épée
devant le ventre de ce sale pistolet-là,
je m'y refuse.

Dubosc
C'est bien, monsieur.

Le Poète
Notre mission est accomplie.

« L'Indépendance auriquoise. »
« On nous prie d'insérer la lettre suivante que
« M. Larribeau vient d'adresser à MM. X… et Dubosc chargés par lui de demander à M. Raymond Rémy une réparation par les armes à laquelle ce dernier s'est refusé. »

« Mes chers amis,

« A la suite de l'entrevue que vous avez bien voulu avoir avec monsieur Raymond Rémy, et de son résultat, il ne me reste plus qu'à vous remercier, et à m'excuser de vous avoir mis en rapports avec un polisson aussi grossier que lâche. Je regrette d'autant moins de n'avoir pas eu à donner un coup d'épée à ce monsieur que je me demande à quelle antisepsie il aurait fallu avoir recours pour nettoyer, ensuite, ma lame.

« Agréez, mes chers amis, l'assurance de tout mon dévouement.

« J. Larribeau. »